

Les recherches concernant l'œuvre de I. L. Caragiale ne cessent de se déployer, vastes et fécondes. Cette œuvre, loin d'entrer dans l'ombre à mesure que les années s'accumulent, polarise bien au contraire, et toujours davantage, les préoccupations. Car elle découvre inlassablement des aspects et des corrélations inédits et, tant sous le rapport historico-littéraire qu'esthétique, elle s'avère un domaine vivant, saisissant, sur lequel l'exégèse n'arrête pas d'insister et de dire son mot. On entend fréquemment des phrases comme celles-ci : „Caragiale est un auteur qu'il nous faut encore explorer; le devoir de connaissance dû à son œuvre voit toujours s'ouvrir devant lui de nombreux chemins à parcourir; ne disons donc pas avec résignation que tout a été compris de ce qu'il y avait à comprendre!...". Ce sont là des exhortations qui non seulement fusent de toute part mais qui, de plus, avertissent les chercheurs. Elles contiennent quelque chose qui pourrait être qualifié de mot d'ordre. Dans le contexte actuel des lettres roumaines, ces exhortations s'inscrivent avec un relief tout spécial.

Néanmoins, les choses ne s'arrêtent pas là. En effet, l'œuvre de l'écrivain exige d'être découverte, toujours redécouverte, mais — tout autant — elle exige d'être protégée, défendue. Ainsi formulée, l'idée peut sembler en quelque sorte alarmante. Il n'y a pas lieu, sans doute, d'avancer aussi loin sur cette voie. Mais il faut pourtant savoir une chose : qu'il s'agit d'un problème sérieux, impliquant de la sagesse, un problème durable, exigeant de la méthode, de la responsabilité.

De quelle sorte de défense peut-il être question? Quels sont les faits qui la réclament et quelle réponse faut-il leur donner? Les lignes qui suivent assument la tâche d'apporter en ce sens certaines précisions.

Une série de menaces planent sur l'œuvre de Caragiale. Pour une part, les gens en sont responsables. Pour une autre néanmoins, la faute en est à l'œuvre même, elle réside dans la nature de celle-ci. Certaines de ces menaces s'exercent sous nos yeux; elles découlent de modes de jugement que l'on continue d'accepter avec un rien de tolérance. D'autres cependant se dressent en perspective; il se

CARAGIALE SOUS LE SIGNE RESPONSABLE DU TEMPS

Ion Zamfirescu

peut même que des circonstances et des moments tout faits pour les confirmer ne tardent pas longtemps à se produire.

Dans le contexte de ces menaces, voyons maintenant quelles sont les situations, possibles ou réelles, qui se rencontrent.

D'abord, une constatation d'ordre général : on est enclin généralement à penser que l'œuvre de Caragiale est facile à comprendre; que cette œuvre — avec ses significations attestées mais aussi avec celles qui sont à peine en train de ce constituer — est à la portée de tous; qu'il y a longtemps que, définitivement et irrévocablement, a été statué ce qui est au fond essentiel et révélateur dans l'œuvre de l'écrivain. De là, les différents écarts de la ligne juste d'interprétation ou même l'engagement sur la voie des explications simplistes, dangereuses, dans tous les cas impropres par leur caractère d'extériorité et de suffisance. Il arrive assez souvent — pourquoi ne pas le supposer? — que des explications pareilles reflètent de l'ignorance ou une instruction de semi-docte; en d'autres cas, elles expriment une sorte de pragmatisme confortable; elles font preuve de confusions faciles, de servitudes intellectuelles à l'égard de poncifs entrés dans l'usage ou bien elles ne sont que des formes d'appréciation issues de lieux communs ou d'impressions hâtives.

On a ensuite affaire à certaine tendance établissant des schémas « sociologisants ». C'est ainsi que couramment, sont clamées des interprétations comme celles-ci :

« ... Caragiale a peint et a stigmatisé les milieux de périphérie... » ; « ... le monde que l'écrivain dépeint dans ses oeuvres est un monde fondamentalement altéré par des artifices, des imitations, de faux emprunts à la civilisation, etc. ... » ; « ... nous avons devant nos yeux une société socialement et moralement non-préparée aux tâches que lui imposaient les conditions d'un développement moderne... » ; « ... l'écrivain a démasqué sans pitié les faux-airs de libéralisme des partis politiques du pays... » ; etc., etc. Sans aucun doute, ces conclusions ne sont pas dépourvues d'une part de vérité. Mais, de là à une généralisation aussi radicale des faits il y a loin, dans tous les cas des distances difficiles à transgresser et, quelles qu'elles soient, des distances aptes à nous mettre en garde. Ce n'est pas tant le contenu proprement-dit des explications mentionnées qui peut créer des états de doute, que leur esprit limitatif et leur caractère apodictique.

Signalons plus loin une question d'ordre caractérologique. En l'espèce : la tentation de simplifier la psychologie de certains types brossés par Caragiale jusqu'à en faire parfois des masques plutôt que des personnages en due forme. Elle concerne surtout les types de sa galerie d'esquisses et comédies. Cette manière de procéder est injuste et, de surcroît, peut amener des effets grotesques. On souligne seulement les aspects négatifs, en ignorant, en perdant de vue ou même en refusant par principe d'admettre que l'écrivain n'a pourtant pas omis de faire vibrer en ces mêmes personnages certains éléments de sensibilité, d'ordre humain. Certes, le ridicule — on le sait ! — attire davantage, il est plus frappant, plus facilement saisissable. Mais cela ne justifie pas d'ignorer le reste ; cela ne signifie guère que tout ce qui ne s'inscrit pas tout de suite sur la ligne du ridicule peut être négligé. Ravis par le pittoresque et l'éclat d'images immédiates, on laisse le silence couvrir des aspects plus profonds. Dans la mesure où il fut un artiste, Caragiale fut aussi un psychologue. N'oublions pas — et le fait est d'importance ! — que l'écrivain « aimait » ses personnages. Ce n'est pas un secret et cela ne saurait en être un, qu'il a mis en nombre d'entre eux des traits de sa propre nature. Son intelligence aiguë et subtile n'aurait pas toléré que ses personnages se cantonnent dans un

registre monocorde, qu'ils se câlent douillettement en des cartons ou des rubriques établies une fois pour toutes, risquant ainsi que leur mystère s'éloigne avec le temps ou arrive même à disparaître.

Puis, voici encore un autre aspect, également inquiétant. Il se pourrait qu'à près un temps plus ou moins proche la « partition Caragiale » — comme se plaisait G. Ibrăileanu à l'appeler — ne soit plus accueillie dans ses essences et ses modulations originales. La vie changent de décors ; beaucoup de choses s'oublent facilement ; les mœurs — alors même que, fondamentalement, elles ne se modifient pas de manière spectaculaire — se présentent sans cesse différemment. Il serait donc fort naturel que dans la vision des générations futures le monde dépeint par Caragiale devienne plutôt un document d'archives que l'expression de réalités vivantes en mouvement. De ce point de vue, il convient surtout de réfléchir au comique verbal de l'écrivain et à la destinée que l'avenir pourrait lui réserver. Plus exactement : à ce comique verbal unique en son genre, planté intimement au plus profond de la substance de l'œuvre et par le truchement duquel Caragiale ne s'est pas seulement borné à enregistrer satiriquement des préciosités, des tendances à l'imitation, des mots prononcés de travers ou l'affectation dans le parler, mais qu'il a investi, tout au contraire, grâce à son génie artistique, de vertus et de fonctions caractérielles.

Songons par exemple à ce bien connu et savoureux appel « Ayez un tantinet patience ! » que le « vénérable » Zaharia Trahanache émet tantôt poliment, tantôt sévèrement, mais toujours avec désinvolture et un cachet spécifique. C'est bien simple, bien facile, très facile même de dire : eh oui !, c'est là un tic verbal, une sorte de geste mécanique, incontrôlé, intervenant à des moments de vide de la pensée ou lorsque celle-ci bute sur elle-même ; ainsi de suite... Nous serions dans l'erreur pourtant si, en nous arrêtant là-dessus, nous nous contentions de semblables explications superficielles. Le fait est plus complexe ; il renferme aussi un contenu psychologique. Il nous révèle le personnage, sans doute avec ce qu'il y a de plus banal, médiocre et sénilisant en son être ; mais il peut, non pas moins, exprimer certains traits de sagesse prudente, réconciliante, certain tact carac-

téristique, un mode d'exercer son autorité de notable de la ville, une bonhomie rusée dont le personnage se sert en dernière instance comme d'un argument principal et décisif.

On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Car, à chaque pas, l'œuvre de Caragiale est susceptible de dévoiler des situations verbales chargées de significations caractérielles pareilles. Ce n'est pas le lieu de les énumérer ou de les analyser effectivement. Mais il est utile de ne pas les omettre et de nous rendre compte que soit à cause de l'usure due à l'emploi prolongé, soit à cause d'autres circonstances, le fait de les voir disparaître ou simplement s'émousser pourrait amener de graves amputations dans l'héritage spirituel que la postérité roumaine doit à l'œuvre de Caragiale.

Pratiquement parlant, il serait inéquitable et douloureux, ce serait même une impiété que la jeunesse studieuse se fiant à la lettre sur les bancs de l'école aux rédactions pleines de suffisance de manuels élaborés à la hâte ou aux présentations *ex cathedra* conçues de façon simpliste, demeure sur des abréviations anecdotiques dans le genre : « *Zoe*, c'est l'épouse adultère » ; « *Zaharia*, c'est le mari cocu » ; « *Jupin Dumitrache*, esprit étroit et méchant homme » ; « *Ipingescu*, c'est presque un imbécile » ; « *Leonida* est aberrant et sénile » ; « *Lache* et *Mache* sont des rien-du-tout » ; « *Zița*, une précieuse de banlieue », etc.

Pareillement, ce serait ignorer — ou faire intervenir des solutions de continuité — des sens et des valeurs de première importance dans la compréhension et la perpétuation de l'œuvre de Caragiale si on laissait s'accréditer l'idée que l'auteur de cette œuvre aurait été l'être du réquisitoire intolérant, de la dénonciation impitoyable, de l'ironie vindicative. Il faut nous garder des conséquences qui pourraient résulter dans l'esprit des générations à venir par la perpétuation *ad litteram* d'acceptions semblables. La satire relève d'une axiologie spécifique ; en dehors de celle-ci, la satire n'aurait qu'une portée mineure, inexpressive, inefficace. Sa fonction fondamentale est d'aider, de fouiller, de découvrir, de pénétrer avec des moyens contondants dans la dynamique intérieure de questions délicates, de faciliter des modes de vie et d'humanité, mais aucunement de poser des barrières,

de percer, de clamer apodictiquement, de faire des uns des juges et de certains autres rien que des inculpés. Souvent même, au contraire de ce que l'on pourrait supposer, l'écrivain satirique est bien lui, l'homme de cœur, peut-être le meilleur des hommes, tandis que l'écrivain apologétique, de l'avis de tout le monde, à l'avantage des circonstances sur lesquelles il se penche, recueille la volupté de succès immédiats, jouit de la réputation d'être un ami des hommes et des situations. L'écrivain satirique, tout au contraire, au risque de déplaire à quelques uns de ses prochains ou de voir s'amonceler sur sa tête l'inconfort de la vérité qui blesse, assume des missions humaines et préfère à toutes les corrections possibles la correction par la voie de l'esprit et de l'art.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartient Caragiale en tant qu'écrivain satirique. Il est vrai que ses textes satiriques *ne ménagent pas* mais ni ils ne *décapitent* rien. Ses héros vivent réellement, ce sont des hommes, non pas des fantoches ; ils expriment des réalités existentielles, non pas des arguments à thèse ou abstraits ; certes, on ne les approuve pas, on ne les admire pas, mais on ne les déteste pas non plus et la disparition, ne fût-ce que d'un seul de toute cette galerie de types, nous laisserait tristes, avec l'impression d'un vide difficile à remédier. Assurément, ces gens ont des vices ; mais chacun d'eux renferme une onde d'humain ou, comme disait le même G. Ibrăileanu, un « grain d'or » qui réussit à les maintenir présents dans nos jugements et notre affection. C'est d'ailleurs clair : sans ce « grain d'or », Caragiale n'aurait pas consenti à les concevoir et nous autres, les successeurs, il y a longtemps qu'on les aurait abandonner en route.

Pour finir, il nous faut admettre qu'un argument historique peut et doit entrer en jeu, que nous n'avons guère le droit de négliger. La satire de Caragiale concerne certains aspects et certains processus d'une période moderne de la société roumaine, non pas la société *tout entière*, en tant que telle. L'écrivain ne s'est pas gardé d'en appeler au jugement de l'opinion publique et de sanctionner : la bêtise, la suffisance, la fausse prétention à la culture, le libéralisme mimétique, la malhonnêteté morale et intellectuelle, la farce de la vie « politicarde », le vernis de civilisation, etc. Mais cela ne veut pas dire qu'il ignorait

une autre face de la réalité roumaine de son temps : la volonté d'être active, laborieuse, intelligente, patriotique, consciente de ses responsabilités historiques ; cette face qu'atteste le raffermissement de l'indépendance du pays en tant qu'état et nation, cette face dont témoignent la récupération de tant de retards dûs aux circonstances critiques ayant frappé la société roumaine au long de son histoire ainsi que l'entrée rapide, active, pleine de mérites dans les circuits de civilisation et de création du monde moderne. Cela étant, à qui aurait-il donc pu s'adresser Caragiale, avec son intelligence scrutatrice et son art empreint de raffinement, sinon à une société avertie, capable de comprendre et d'assimiler des formes supérieures de vérité sociale, en attribuant tout à la fois à l'attitude critique les prérogatives spirituelles qui lui reviennent ?

Mettons ici le point final à nos récapitulations. L'avertissement qu'elles renferment peut et doit nous faire réfléchir. Nombreux sont les facteurs qui en sont concernés ; l'école, l'histoire et la critique littéraire, la presse et autres moyens de diffusion intellectuelle et sans aucun doute une attitude en conséquence de l'opinion publique. Rien ne peut se faire à la va-vite ; mais afin que la mise en train et l'affermissement progressif des mutations recommandées à l'égard de l'œuvre de Caragiale soient légitimes et acquièrent de la substance, il est rigoureusement nécessaire que chacun les encourage et prouve de la fermeté. Plus le temps nous éloigne de l'œuvre d'un écrivain représentatif et plus ce qu'il nous en faut connaître devient plus dense, plus difficile, plus marqué de

responsabilités. Ce n'est pas un paradoxe, c'est une réalité ! Avec l'éloignement dans le temps, la fièvre, l'éclat, l'acuité des faits extérieurs s'éteignent ; seuls en restent le fond silencieux et l'immanence ; un régime de durées et d'essences entre alors dans le jeu. La postérité pourra toujours trouver à l'égard d'un œuvre pareil des accents de fête et perpétuer d'idéales images de sanctuaire auprès duquel elle se rendra périodiquement les bras chargés de fleurs ; mais l'important pour cet œuvre c'est que la postérité représente une force d'agrégation suprême des permanences et des devoirs de la culture.

Nous autres, Roumains, il faut que nous sachions que nous possédons en Caragiale — ou, si l'on préfère, dans *l'entité Caragiale* — un privilège. Un privilège, soulignons-le, que la civilisation de nombreuses nations souhaiterait avoir. Car c'est rare, me semble-t-il, un écrivain avec tant de racines en son temps ; un esprit doué d'une aussi sagace et précise force d'observation ; un talent aussi habile à inclure sous des aspects et des faits mineurs des signes et des sens essentiels ; une puissance créatrice aussi rigoureuse quant à ses principes et ses procédés artistiques ; une plume, enfin, aussi tributaire apparemment de l'actualité contemporaine mais sachant si bien quintessencier les données de cette actualité, jusqu'à à tirer des profils généralement humains. C'est rare, tout cela, disais-je ; et quel immense dommage si nous comprenions pas le commandement impérieux et résolutoire qui naît pour la culture roumaine de la prise de conscience d'un tel privilège.